

La psychanalyse selon Ajase

Claire Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Claire. La psychanalyse selon Ajase. In: Ebisu, n°15, 1997. pp. 29-59;

doi : <https://doi.org/10.3406/ebisu.1997.965>

https://www.persee.fr/doc/ebisu_1340-3656_1997_num_15_1_965

Fichier pdf généré le 15/05/2018

Résumé

La psychanalyse japonaise, de son introduction jusque dans les années 1970-80, se caractérise par la prédominance d'une idéologie que le mythe d'Ajase met en valeur. Comment ce mythe d'Ajase vient-il prendre la place de celui d'Œdipe, autrement dit, comment la psychanalyse des auteurs japonais parvient-elle à éliminer les concepts fondamentaux de Freud ? Tel sera le sujet de cette étude. Afin de situer l'importance du mythe d'Ajase réinterprété par le premier psychanalyste japonais à avoir fondé sa propre école, de façon durable et reconnue, nous aimerions aborder ce thème par des éléments historiques concernant les débuts de la psychanalyse japonaise. Puis ayant rappelle les enjeux de ce mythe dans la psychanalyse japonaise, nous présenterons les différentes critiques qu'ont effectuées trois auteurs japonais encore assez peu connus en langue française.

Abstract

The Japanese psychoanalysis, from its introduction to the 1970-80's, has been characterised by the predominance of logic based upon the myth of Ajase. How did this myth of Ajase take over the myth of Œdipus or in the other words, was it possible for the Japanese authors to ignore the fundamental concepts of Freud ? That is the topic which this paper tries to address. In order to properly position, the efforts of the first psychoanalyst in Japan and the school of thought based upon the reinterpretation of the myth of Ajase by said psychoanalyst, we will address this issue from the historical elements which surrounded the dawn of Japanese psychoanalysis. Furthermore, by discussing the core issues of this myth within the field of Japanese psychoanalysis, we will present criticisms of three Japanese authors whose works are not well-known in the french language.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

Claire VINCENT

Etudiante en doctorat à l'Université de Kyôto

Résumé

La psychanalyse japonaise, de son introduction jusque dans les années 1970-80, se caractérise par la prédominance d'une idéologie que le mythe d'Ajax met en valeur. Comment ce mythe d'Ajax vient-il prendre la place de celui d'Œdipe, autrement dit, comment la psychanalyse des auteurs japonais parvient-elle à éliminer les concepts fondamentaux de Freud ? Tel sera le sujet de cette étude. Afin de situer l'importance du mythe d'Ajax réinterprété par le premier psychanalyste japonais à avoir fondé sa propre école, de façon durable et reconnue, nous aimerions aborder ce thème par des éléments historiques concernant les débuts de la psychanalyse japonaise. Puis ayant rappelé les enjeux de ce mythe dans la psychanalyse japonaise, nous présenterons les différentes critiques qu'ont effectuées trois auteurs japonais encore assez peu connus en langue française.

Summary - Psychoanalysis according to Ajax

The Japanese psychoanalysis, from its introduction to the 1970-80's, has been characterised by the predominance of logic based upon the myth of Ajax. How did this myth of Ajax take over the myth of Oedipus or in the other words, was it possible for the Japanese authors to ignore the fundamental concepts of Freud ? That is the topic which this paper tries to address. In order to properly position, the efforts of the first psychoanalyst in Japan and the school of thought based upon the reinterpretation of the myth of Ajax by said psychoanalyst, we will address this issue from the historical elements which surrounded the dawn of Japanese psychoanalysis. Furthermore, by discussing the core issues of this myth within the field of Japanese psychoanalysis, we will present criticisms of three Japanese authors whose works are not well-known in the French language.

阿闍世神話による精神分析

クレール・ヴァンサン
京都大学博士課程

要旨

日本の精神分析学の特徴として、その導入期から1970～80年代に到るまで、阿闍世神話にもとづく理論化が支配的であった。どのようにして、この阿闍世神話はオディプス神話にとって替わったのだろうか、言い替えば、日本人研究者の精神分析は、どのようにして、フロイトの基本概念を排除しえたのであろうか？これが本研究の主題である。日本で最初の精神分析学者としてその流派を築いた者により再解釈された阿闍世神話の重要性を、しかるべく位置付けるために、まず、日本における精神分析の発端に関わる歴史的要素からこの問題にあってみたい。さらに、日本の精神分析におけるこの神話の中心的問題をとりあげて、フランス語圏ではあまり知られていない日本の三人の著者による異なった批判を紹介する。

I. LA PSYCHANALYSE JAPONAISE D'AVANT GUERRE

Les premiers textes s'inspirant partiellement de la pensée de Freud verront le jour assez tôt au Japon : dès 1907, un livre se réfère à la psychanalyse : *Le Rêve*¹ de Ishibashi. Puis en 1912, deux psychologues font référence à Freud : le premier est Otsuki Kaison qui, dans *La psychologie de l'oubli*², parle de la méthode psychanalytique de Freud comme visant par les associations d'idées à révéler les activités cachées de l'esprit, c'est-à-dire les phénomènes psychiques oubliés³. Le second, Kimura Hisaichi, dans *La méthode de découverte du secret et*

¹ Ishibashi Gaha, *Yume*, éd. Obunkan, 1907, (cité par Otsuki Kenji, *Seishinbunsekigaku jiten*, (A dictionary for psychoanalytical student), [Dictionnaire de psychanalyse], éd. Ikubunsha, 1961, version augmentée en 1972).

² Otsuki Kaison, «Monowasure no shinri» sous la direction de Ueno Yôichi, *Shinri Kenkyû* avril 1912, (réf. donnée par Takahashi Tôru, «La psychanalyse au Japon», pp. 417-432, in *Histoire de la psychanalyse*, Tome II, éd. Hachette, Paris, 1982, p. 418).

³ Otsuki Kenji, *Seishinbunseki gaku jiten*, (A dictionary for psychoanalytical student), *op. cit.*, p. 412. Otsuki Kenji remarque par ailleurs que l'inconscient paraissant non scientifique à cette époque, Otsuki Kaison ne présente en fait que ce qui peut convenir à la psychologie académique. Il s'inspire de Freud, mais se garde bien de le citer. *Seishinbunsekigaku gairon*, (Traité de psychanalyse), éd. Iwanami shoten, 1948, p. 246-47.

*l'investigation des idées refoulées*⁴, parle de guérison possible de l'hystérie par l'expérience des associations comme investigation du refoulé. Il y aurait, pour cet auteur, un secret à dévoiler, mais aucune indication de la technique à utiliser n'est proposée⁵.

Néanmoins si la psychanalyse se diffuse dès ces années 20, il est difficile d'en apprécier l'impact, les traductions étant à cette époque très nombreuses et réalisées parfois un peu trop rapidement. Quoiqu'il en soit, par rapport au destin d'autres pays moins lointains que le Japon (telle la France trop fière de sa propre psychiatrie pour accepter la psychanalyse) inspirations, citations, traductions de Freud vont se poursuivre à un rythme assez rapide.

En fait, le premier Japonais à avoir réellement approché la théorie freudienne, dit-on, est un psychologue, le Pr. Kubo Yoshiteru qui fit un stage à l'Université Clark (US) et reçut l'enseignement du Pr. Stanley Hall. De retour au Japon, il enseigne à Hiroshima Bunri Daigaku et publie en 1917 un ouvrage sur *La méthode psychanalytique*⁶ largement inspiré par l'approche américaine : pragmatique, la psychanalyse ressemble fort à une psychologie des profondeurs. Mais selon Miura Taiei, Kubo ne traite ni de psychopathologie ni des problèmes que la psychanalyse pose en psychiatrie (du fait de sa formation de psychologue ? se demande-t-il), se méprend sur la théorie du désir sexuel et n'approfondit que peu la question de la technique proprement psychanalytique⁷.

Parallèlement, Freud se verra cité par des sexologues qui vulgariseront sa pensée. Ces ouvrages sont sans doute responsables des résistances les plus tenaces à la psychanalyse présentée comme un pansexualisme.

Les idées psychanalytiques n'atteignent pas encore réellement les spécialistes de la santé mentale, mais dans les années 20-30, trois personnages proposeront les bases de la psychanalyse japonaise : Marui

⁴ Kimura Hisaichi, «Himitsu kanpahô to yokunatsu kannen tansakuhô» *Shinri Kenkyû*, Vol. 1, septembre 1912.

⁵ Selon Otsuki Kenji, *Seishinbunsekigaku jiten*, op. cit., p. 248.

⁶ Kubo Yoshiteru, *Seishinbunseki hô*, (Méthode psychanalytique), Kinsei Shinrigaku Bunko III, éd. Shinrigaku Kenkyûkai, 1917.

⁷ Miura Taiei, «Waga kuni ni okeru seishinbunsekigaku no kaiko to tenbô», (Développement historique et avenir de la psychanalyse au Japon), *Seishinbunseki kenkyû*, (The Japanese journal of psycho-analysis), Nihon seishinbunseki gakkai henshû (Japan psychoanalytical association), Vol. 14, n° 2, avril 1968, p. 1.

Kiyoyasu, Otsuki Kenji et Yabe Yaekichi.

Le premier, Marui, psychiatre, fait un stage de formation aux Etats-Unis à l'Université Johns Hopkins en 1917 et il aurait été analysé par Paul Federn (durant un mois). Impressionné par l'influence de la psychanalyse en psychiatrie américaine, il tente d'introduire celle-ci au Japon. Il rencontre des résistances de la part de ses collègues essentiellement d'obédience kraepplinnienne⁸, mais réussira néanmoins à créer autour de lui, à l'Université du Tôhoku, un petit groupe de recherche qui publiera dans le *Bulletin psychanalytique*. Marui usait de persuasion dans sa technique interprétative sans tenir compte de l'association libre ; surtout, et ce fut la cause principale des célèbres querelles avec Morita, Marui ne s'est pas penché sur le problème du processus thérapeutique et est resté trop intellectuel dans son approche⁹. Il peut être néanmoins considéré comme le «père» de la psychanalyse japonaise en raison des trente années qu'il a consacrées à la diffusion de l'analyse¹⁰.

⁸ Il faut savoir que la psychiatrie en est encore à ses premiers pas et que le lieu de prédilection pour les stages de psychiatrie des Japonais est l'Allemagne. Néanmoins, la psychanalyse est entrée dans le champ psychiatrique à cette époque aux Etats-Unis, entre autres grâce à Adolf Mayer qui ramène la pensée freudienne aux conceptions causalistes et dynamiques qui règnent en psychiatrie. On peut donc dire, avec Takeda Makoto, que le destin de la psychanalyse japonaise aurait été foncièrement différent si Marui, comme la plupart de ses contemporains, avait poursuivi sa formation en Allemagne et non point aux Etats-Unis. La pensée allemande étant caractérisée par l'importance accordée aux éléments biologiques (sous l'influence de Kraepelin) et au diagnostic exact, alors que les courants américains insistent plus sur l'importance de l'environnement, et ce dans le processus thérapeutique lui-même.

Takeda Makoto, *Seishinbunseki to bukkhô* (Psychanalyse et bouddhisme), éd. Shinchô Sensho, 1990, p. 121-122.

⁹ Takeda Makoto, *Seishinbunseki to bukkhô* (Psychanalyse et bouddhisme), *op. cit.*, p. 122.

¹⁰ C'est d'abord par l'importance de ses publications que Marui Kiyoyasu peut être reconnu comme le premier chercheur important de la psychanalyse au Japon : il traite de la paranoïa (1921), de l'hébéphrénie (1923) dans la revue de *Neuro-psychiatrie japonaise*, puis de l'hystérie avec son disciple Kozawa Heisaku (1927), des phobies (1929), de la mélancolie (1930), etc. Ses livres sont publiés plus tardivement : *Paroles de psychotiques*, *Psychopathologie* (1951), *Caractérologie psychanalytique* (1952). Après la guerre, il fonde l'Association psychanalytique japonaise de Sendai et encourage les

C'est à la même période (1920-30) qu'un licencié ès lettres, Otsuki Kenji (1892-1977), commence à publier des textes psychanalytiques et une traduction dans le cadre de l'Association psychanalytique de Tôkyô qu'il fonde avec Hasegawa Seiya. Il fera beaucoup pour la divulgation des idées freudiennes entre 1930 et 1960. Mais la génération suivante, essentiellement composée de psychiatres post-freudiens, ne verra pas en lui un précurseur remarquable, en raison d'abord de sa formation littéraire, puis et surtout des imprécisions ou contresens qui fourmillent dans ses traductions de Freud.

Les premiers textes japonais de psychanalyse présentent deux axes qui caractériseront la psychanalyse d'après guerre : un lien avec l'éducation (corriger les «défauts de caractère» et se servir de «l'immaturation des sujets japonais») soit pour diriger le patient et le porter (c'est-à-dire jouer le rôle de l'idéal du moi et permettre l'identification au thérapeute) soit pour le libérer de son moi, par-delà la régression (lui permettre ainsi de s'identifier avec un absolu tel que la Nature, la Mère ou même le Japon conçu comme une entité idéale : *oublier le moi pour trouver le «vrai Soi»*) ; et un lien avec la religion dans la mesure où l'analyse devrait être un salut, un «nouveau dieu» (Kozawa) ou amener au *nirvana* (Yabe)¹¹.

Le troisième personnage important avant la guerre est Yabe Yaekichi (1875-1945), psychologue, formé en Grande Bretagne par Ernest Jones et qui fit une analyse didactique chez Glover. Selon Otsuki, il serait le seul Japonais à avoir été analysé, mais cette formation n'aura pas excédé neuf mois (Glover n'en a pas grand souvenir, avoue-t-il à Moloney) et Yabe aurait rencontré des difficultés du fait de «la faiblesse de son caractère»¹². Il crée la section japonaise de l'Association internationale de psychanalyse en 1931, et celle de Otsuki s'y affine. Aucune mention de Yabe n'est faite dans le dictionnaire d'Otsuki, mais Ernest Jones écrit :

Le Dr. Marui a été analysé par Federn pendant un mois, a visité Berlin et est venu me voir à Londres. Sans aucun doute, c'est l'analyste japonais le plus sûr et le plus sérieux...Otsuki est journaliste et entouré d'avocats. Seul Yabe fut

publications. Dès 1927, le nom de Kozawa est associé à celui de son maître et la succession paraît assurée.

¹¹ Moloney James C., *Understanding the Japanese Mind*, C. Tuttle, Tôkyô, 1954, 15ème éd. 1983, 251pp., p. 164 (sur Yabe) et p. 133 (concernant Kozawa qui dit aussi : «Il est temps d'effectuer le salut de nos âmes en construisant notre moi et en l'élargissant à un moi social libre de contribuer au bonheur humain.»

¹² Moloney James C., *ibid.*, p. 129.

*vraiment analysé, il est mort en 1945*¹³.

Avant guerre, il y a ainsi trois écoles distinctes : le groupe qui s'est constitué autour de Marui à l'Université Impériale du Tôhoku, l'Institut de psychanalyse d'Otsuki à Tôkyô et la Société psychanalytique de Yabe (jusqu'en 1951). En 1939, le journal *Asahi*, annonçant la mort de Freud, mentionne la grande influence qu'ont eue dans les mondes artistique et littéraire deux analystes japonais, à savoir le Docteur Marui Kiyoyasu et Otsuki Kenji¹⁴, mais sans mentionner Yabe. Une psychanalyse didactique n'est donc pas dès cette époque le critère essentiel pour juger de la valeur d'un psychanalyste...Car que penser d'une psychanalyse effectuée en un mois et, qui plus est, en langue étrangère (l'anglais pour Marui) ?

Que se dégage-t-il de cette période d'introduction ? La psychanalyse n'a pas été accueillie sans résistances, les groupes de recherche sont limités et assez fermés, et malgré des efforts de traduction et de présentation, l'oeuvre de Freud est assez peu appréciée :

*En général, la psychanalyse a été considérée comme un exemple de la pensée européenne moderniste et n'a guère été assimilée par le public (Takahashi)*¹⁵.

C'est ce que disent la plupart des Japonais. L'on s'étonne pourtant de voir que Freud est déjà traduit avant guerre (on y parle d'œuvres complètes du vivant même de Freud...), tout laissait supposer qu'au contraire la psychanalyse saurait s'adapter positivement au Japon¹⁶.

¹³ Moloney James C., *ibid.*, p. 130.

¹⁴ Otsuki Kenji, *Seishinbunsekigaku Jiten (A dictionary for psychoanalytic student)*, *op. cit.*, p. 417.

¹⁵ Takahashi Tôru, «La psychanalyse au Japon», *op. cit.*, p. 412.

En France, on se plaît maintenant beaucoup à rappeler les nombreuses résistances qui s'exercèrent contre l'introduction de la pensée freudienne. Dans le même ouvrage que Takahashi Tôru, Alain de Mijolla amorce son texte sur «La psychanalyse en France» ainsi : «Nul doute que l'histoire du mouvement psychanalytique en France ne se fût écoulée beaucoup plus fluidement si le professeur Sigmund Freud n'avait pas existé !...Malgré quatre-vingts ans de ruses nationales aux formes les plus diverses, le problème reste entier : comment s'en débarrasser ?» *Histoire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 5.

¹⁶ Dès 1933 les œuvres complètes de Freud (en 10 vol.) sont publiées chez Shunyôdô et le Kokusai seishinbunsekigakkai (Société internationale

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

C'est dans le champ de la psychiatrie qu'elle s'ancrera peu à peu : Otsuki ne parvint pas à former une école et Yabe n'a jamais été reconnu. On peut dire que Marui demeure un psychiatre et non des plus originaux, qu'il hésite encore entre l'«hygiène mentale et la psychanalyse» (titre d'un de ses premiers livres), mais une voie est tracée pour le futur.

Miura Taiei remarque que la diffusion d'idées et de concepts analytiques a touché bon nombre d'intellectuels qui s'en sont inspirés, mais cette tendance même aurait renforcé les préjugés défavorables dans le monde des psychiatres et des psychologues¹⁷. Il va falloir pour ces derniers adapter la psychanalyse à la société japonaise. Elle est, en fait, déjà marquée par une interprétation particulière convenant à la mentalité des Japonais : la psychanalyse sera «bouddhique», sera «japonisée» (avec Kozawa Heisaku en particulier et son mythe d'AJASE).

Comment supporter la psychanalyse ? Le plus facile est d'en éliminer les éléments perturbateurs. Avant même la seconde guerre mondiale, les Américains ont déjà fait un tri dans les avancées théoriques de Freud. En se centrant sur le problème de l'adaptation du moi, ils laissent dans l'ombre que ledit moi est en grande partie inconscient. Dans une visée pragmatique, la «psychologie médicale» verra dans la psychanalyse une thérapie modulable selon les patients (et selon les analystes eux-mêmes). L'adaptation japonaise verra elle aussi des remaniements essentiels : on ne parle plus de sexualité infantile, ni de pulsion de mort et encore moins de castration ; l'humanisme bouddhique sera la référence la plus sûre pour servir les intérêts sociaux et politiques dans le champ de la santé mentale. Que l'Europe garde pour elle son pessimisme, au Japon la compassion viendra apporter le salut aux âmes en peine. Sous prétexte que la psychanalyse entre frileusement dans le monde de la psychiatrie (en raison d'abord d'un manque de données de base permettant d'effectuer des psychothérapies quelles qu'elles soient), elle sera vouée à perdre son caractère révolutionnaire ou perturbateur et à s'inscrire dans le mouvement général qui tente de développer une prise en charge des malades en leur demandant d'être responsables et en renforçant le sentiment de dette envers autrui (en liaison avec Naikan ryôhō : culpabilisation forcée qui amène le patient à la conscience de devoir s'acquitter sans fin de ses devoirs), et de supporter leurs souffrances car telle est la vérité du sujet (en liaison avec la thérapie de Morita de psychanalyse, branche de Sendai dont Marui est le Président) est créé. La maison d'édition Shunyôdô révisé ces Œuvres complètes en 1937. Les maisons d'éditions Ars et Logos publient également des traductions de Freud. Cf. Otsuki K. *Dictionnaire de psychanalyse, op. cit.*, p. 415-417.

¹⁷ Miura Taiei, *op. cit.*, p. 2.

qui, selon l'expression *aru ga mama*, vise à faire supporter les vicissitudes de la vie et les symptômes propres d'un patient).

II. LA PSYCHANALYSE APRES LA SECONDE GUERRE MONDIALE

II.1. *Historique*

Durant la guerre, les publications sont, sinon suspendues, du moins ralenties, et bien que la revue *Seishinbunseki Kenkyû* (Recherches psychanalytiques) demeure en activité, ses articles sont censurés par le Bureau de Contrôle de la pensée¹⁸. La reconstruction du Japon après guerre mobilisera les spécialistes de la maladie mentale, il faudra «rééduquer» les Japonais (engagés malgré eux dans une idéologie ultra-nationaliste) et l'analyse orthodoxe paraît accessoire pour résoudre les problèmes.

Deux éléments extérieurs marqueront la psychanalyse japonaise : la psychiatrie allemande dans son versant phénoménologique, opposée à la classification rigide de la nosologie classique et aux idées subversives des freudiens, se fera fortement sentir dans la psychiatrie japonaise (dès lors, il est plutôt courageux de se dire analyste au Japon comme en Allemagne). Le deuxième élément est le lien avec la psychiatrie américaine marquée alors par les théories dynamiques qui, nous l'avons déjà noté, effectue une «psychanalyse» sans tenir vraiment compte de l'inconscient.

Au lendemain de la guerre, la psychanalyse japonaise est ainsi divisée en deux branches : à Tôkyô, Imura Tsunerô et Katô Masaaki, de l'Institut National de la Santé Mentale, et Miura Taiei de l'Université Keiô, fondent la Nôkagaku Kenkyû Konwakai (Amicale de recherche en neuropsychiatrie) qui introduit la psychiatrie dynamique américaine, et c'est par ce biais qu'ils découvrent Freud et que certains suivront alors l'enseignement de Kozawa¹⁹.

Le deuxième mouvement est celui de Kozawa Heisaku qui joint la recherche sur Freud à la présentation de Reich (analyse du caractère) et d'Anna Freud (analyse du moi). Kozawa²⁰, psychiatre, est le

¹⁸ Cf. Moloney James C., *Understanding the japanese mind*, op. cit., p. 153.

¹⁹ Cf. Takahashi Tôru, «La psychanalyse au Japon», op. cit., p. 424.

²⁰ Kozawa Heisaku (1896-1968), «Grand pionnier de la psychanalyse japonaise» in *Seishinbunseki Kenkyû*, Vol. 16, n° 6, 1970, par Okonogi Keigo : diplômé de psychiatrie à l'Université du Tôhoku, Kozawa travaille dans le

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

personnage important de cette deuxième époque : enseignant, il introduit la psychiatrie dynamique, la psychosomatique et les bases de la psychanalyse, traducteur, il publie des oeuvres de Freud et de Menninger alors très influent aux États-Unis²¹. Il fonde un centre de recherche psychanalytique et, en 1955, la Société psychanalytique japonaise où il assure des analyses didactiques et de contrôle. Un de ses disciples, Okonogi Keigo, raconte que Kosawa poursuit toute sa vie la diffusion de la psychanalyse et reconnut l'importance de l'association libre dans la technique analytique. Sa propre méthode est une synthèse de Reich, de Ferenczi (technique douce, active), d'Anna Freud (analyse des enfants), de Mélanie Klein (interprétation directe), de Federn (analyse des psychotiques) et d'Alexander (expérience émotive réévaluée et méthode simple). La théorie de Kosawa met en valeur l'importance de la relation mère-enfant qui entraîne une régression plus rapide chez les patients japonais qu'occidentaux : pour distinguer le problème central des Japonais, il parle du « complexe d' Ajase » comme d'une culpabilité pré-œdipienne prégnante dans les pathologies qu'il rencontre. Il assure la direction de l'enseignement et de la formation de psychiatres. A l'université du Tôhoku, il eut en contrôle Kakeda K. et Yamamura M., puis après la guerre, Doi Takeo, Maeda Shigeharu, Okonogi Keigo et Ikemi Seijirô. Malade en 1957, il se retire de ses fonctions de directeur du Centre de recherche²².

même service que Marui Kiyoyasu et devient Professeur adjoint en 1931. En 1932-33, il séjourne à Vienne comme boursier, fait une analyse didactique avec Richard Sterba et une analyse de contrôle avec Paul Federn. A son retour en 1934, il fonde un centre de soins psychanalytiques à Tôkyô et exerce comme analyste. Il crée également en 1952 un groupe d'étude psychanalytique dont la revue *Seishinbunseki kenkyû* présente les travaux de ses disciples. Il publie aussi *Recherches psychanalytiques* et *Informations sur les rencontres analytiques japonaises*, en 1958, *Pour comprendre la psychanalyse* et la traduction de *Technique psychanalytique* de Freud.

²¹ Menninger Karl A. (1893-1990) fonde sa clinique dans le Texas et parallèlement, enseigne et forme des analystes. En 1938, il publie *Man against himself* (trad. japonaise en 52) ; en 1942 *Love against hate* (trad. en 51) et en 1958 *Theory of psychoanalytical technique* (trad. en 65) où se révèle son approche théorique pragmatique qui attirera de nombreux psychiatres japonais.

Cette présentation sommaire est tirée du *Kaunseringu jiten* (Dictionnaire du counselling), ss la direction de Kokubu Yasutaka, éd. Seishinshobô, 1990, 5ème éd., 1993, p. 644.

²² Okonogi Keigo, «Kozawa Heisaku», *Rinshôtekina shinri rinshô daijiten* (Grand dictionnaire de psychopathologie clinique) sous la direction de Ujihara,

Kozawa est fréquemment présenté comme le premier psychanalyste original au Japon en raison de sa contribution à une interprétation japonaise des conflits psychiques. Il est étrange que ce soit le «complexe d'Ajase» qui ait servi de critique du complexe d'Œdipe, les textes classiques présentant Ajase comme un prince qui, ayant tué son père, se convertit au Bouddhisme²³. Pour Kozawa, ce mythe permet de parler de la rancune de l'enfant vis-à-vis de sa mère, de l'égoïsme de la mère et de leur réconciliation par le pardon et l'amour. L'enfant, autrement dit le patient, sera sauvé par la bienveillante attention de sa mère, autrement dit du thérapeute. La régression narcissique n'est plus un obstacle à la psychanalyse, mais l'objectif recherché afin que le patient découvre un nouveau sens de la fusion...

Il existe très certainement une spécificité de l'éducation japonaise : Maurice Pinguet a déjà pointé la valeur du masochisme maternel dans l'apparition du surmoi de l'enfant pour qui le tiers est représenté par le groupe plus que par le père réel²⁴. Mais il semble que l'absence de référence implicite au père, et même le refus de sa référence explicite dans la psychanalyse japonaise découle d'une difficulté particulière à accepter le mythe freudien d'un «meurtre du père primitif». Dans une société où la figure du père existe toujours symboliquement, parler de son meurtre est un sujet des plus délicats²⁵. Il y eut donc Ogawa, Higashiyama et Murase, éd. Baifûkan, 1992, p. 1253.

²³ Ajase (*Ajâtashatru* en sanscrit ; *Ajâtasattu* en pâli).

²⁴ «Au lieu de briser, de mater ou de mépriser la colère de l'enfant, elle (la mère) s'applique à souffrir sacrificiellement. Telle est la stratégie éducative que lui inspire la tradition : stratégie de non-résistance. On sait bien qu'un moment viendra où l'enfant s'angoissera d'attaquer son objet d'amour et de saccager les liens qui lui sont indispensables. Il va soudain reculer devant sa colère perçue comme dangereuse et mauvaise, et par formation réactionnelle, sa haine se retournera sur lui-même : il s'identifiera à la victime de sa propre agression qu'il aime et dont il dépend. Le masochisme maternel culturellement programmé aura atteint son but en provoquant la naissance du surmoi et du sentiment de responsabilité.» Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, NRF Gallimard, 1984, p. 53-54.

²⁵ «Comme les Japonais l'ont constaté inconsciemment pendant leur long deuil, ils soutiennent l'illusion qu'il n'y a pas eu de parricide. Il y a ici négation du parricide...A mon avis, le parricide est une fiction nécessaire à notre pensée. Et le complexe d'Œdipe se superpose au parricide après coup. Ce qui est important, c'est ce qu'on entrevoit derrière le parricide. C'est un lieu qu'on appelle Das Ding. Regardant le palais impérial où il semble n'y avoir personne, ce qui justement représente le vide, les Japonais ont confirmé

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

un déplacement sur la Mère (idéalisée) qui se prêtait déjà si bien à ce rôle d'objet ambivalent d'amour et de haine.

Beaucoup d'encre a coulé sur le thème de l'absence d'individualité ou de moi chez les Japonais, sur la persistance de valeurs traditionnelles dans une société par ailleurs développée et efficace. Les Japonais sont présentés comme harmonieusement liés à la vie universelle (cosmique et naturelle), comme féminins (animistes, réceptifs, réactionnels, dépendants, pacifiques et tolérants) et comme enfantins (frivoles, instables, immatures). Comment serait possible en ce cas la pratique d'une psychanalyse ? Par l'adaptation de celle-ci à des valeurs dites *spécifiquement japonaises* et dont le prototype restera longtemps Ajase.

II.2. *Ajase, modèle pour la psychanalyse ?*

Œdipe, tel que Freud l'interpréta pour parler de complexe central de l'humain, est une idée «insupportable» : avant guerre, Adler et Jung, Reich et Ferenczi ont dû prendre leur distance par rapport à la psychanalyse pour ne pas avoir à affronter leur propre inconscient. Avec Kozawa, l'enjeu est assez similaire, mais le Japon relevant d'une sphère religieuse distincte, on aurait pu espérer qu'il accepte mieux l'idée d'une castration structurelle. Ou du moins que ces disciples sachent réinterpréter son intuition.

Venons-en au cœur du problème : Qui était Ajase ?

Ajâtashatru. Roi du Magadha à l'époque de Shakyamuni. Alors qu'il n'était que prince, il se lia d'amitié avec Devadatta qui l'incita à faire tuer son père, Bimbisâra, pour régner à sa place. Une fois monté sur le trône, il déclara la guerre au roi Prasenajit. Par la suite il se convertit au bouddhisme et c'est grâce à son soutien que se tint le Premier Concile destiné à compiler les enseignements de Shakyamuni.

inconsciemment qu'il n'y a pas eu de parricide. Ils peuvent donc échapper à la culpabilité primordiale, se disant que l'Empereur n'était pas mort. Il survivait, donc on pouvait vivre sur lui. Dans un certain sens, l'Empereur est l'objet d'un sacrifice, il n'a pas été tué, mais laissé en vie, pour le bien de la société japonaise.» Togawa Kôji «La société japonaise : un symptôme réussi ?», in *La normalité comme symptôme*, Point hors ligne, Coll. Fondation européenne pour la psychanalyse, 1992, pp. 49-68.

Même si cette interprétation peut paraître un peu rapide, le Tennô n'est pas une figure de pouvoir effectif, mais bien plutôt d'homme castré et identifiable à la Mère bienveillante et silencieuse. C'est en ce sens que Togawa parle de perversion (déli de la castration) à la base de la société japonaise qui fonctionnerait, grâce à l'existence du Tennô, sur un principe de non différenciation des sexes. Les Japonais quels qu'ils soient n'étant que les enfants imaginaires d'un Tennô non castré.

Selon le grand sūtra du Nirvāna, le roi Bimbisāra, voyant qu'il n'avait pas d'héritier de sa femme Vaidehī, alla consulter un devin qui lui révéla qu'un ermite vivant dans les montagnes, se réincarnerait en son fils après sa mort. Bimbisāra était si impatient d'avoir un héritier qu'il fit tuer l'ermite et, peu après, Vaidehī fut enceinte, mais le devin prédit que l'enfant serait un ennemi du roi. La version chinoise du nom Ajātashatru, Mishōn, signifie «ennemi avant la naissance». Prenant peur, le roi précipita l'enfant du haut d'une tour, mais celui-ci survécut avec seulement un doigt cassé, ce qui lui valut le surnom de «Doigt cassé» On dit qu' alors qu'il était tout jeune encore, Devadatta le persuada de se rebeller contre son père, en lui révélant l'histoire de sa naissance. Après la mort de Bimbisāra, Ajātashatru en vint à regretter amèrement sa conduite. Tourmenté par la culpabilité qu'il ressentait à l'égard de son père, son corps se couvrit de boutons purulents le quinzième jour du second mois de l'année de ses cinquante ans. On s'attendait à ce qu'il meure le septième jour du troisième mois. Sur les conseils de son ministre et médecin, Jīvaka, il fit rechercher le Bouddha Shakyamuni qui lui enseigna les principes du sūtra du Nirvāna, lui permettant ainsi d'effacer son mauvais karma et de prolonger son existence.²⁶

Cette version du mythe n'indique pas le rôle joué par la mère. Dans d'autres versions, c'est la mère qui tue le devin et tente de mettre fin aux jours de son nouveau-né. En l'occurrence, c'est cette version que Shinran reprend s'adressant ainsi aux mères qui souffrent de l'ingratitude de leurs enfants.

Et Kozawa reprend ce mythe d'Ajax (en opposition avec celui d'Œdipe) pour signifier qu'au Japon c'est plutôt la mère qui serait objet d'ambivalence : Ajax l'aurait enfermée comme son père, mais dans la crise d'angoisse qui aurait fait de son corps un amas de chairs purulentes, il aurait pu abuser de ses soins, de son dévouement, pour enfin retrouver la santé. Cette lecture «originale» de Kozawa vise à présenter les patients japonais comme des sujets dignes d'Ajax qui pourront être sauvés par la bienveillance du thérapeute, ici identifié à la bonne mère. Kozawa compatit effectivement toute sa vie à la souffrance de ses patients.

Nous avons présenté Kozawa ; le mythe d'Ajax prit de l'importance grâce à Okonogi Keigo (dans le même temps où Doi Takeo commençait à se centrer sur le terme d'*amae* dont la problématique est proche). Ajax ? Laissons parler Okonogi²⁷ :

²⁶ *Dictionnaire du Bouddhisme. Termes et concepts.*, éd. du Rocher, 1991, p. 23-24.

²⁷ Okonogi Keigo (1930), psychiatre de l'Université de Keiō ; il a publié depuis 1965 une trentaine d'ouvrages sur la psychanalyse et comme Président de l'I.P.A. japonaise, il organisa de nombreux séminaires. Il est un auteur à

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

L'histoire d' Ajase a été retravaillée par le Professeur Kozawa Heisaku à partir de divers textes bouddhiques. Cela ne veut pas dire que son histoire soit équivalente à celle qui existe dans les textes bouddhiques. Je pense que les soins apportés par la mère à son fils proviennent de la version du Kanmuryôjukyô, et que l'histoire d' Ajase dans le sutra du Nirvâna est plus centré sur le meurtre du père, le rôle de la mère étant alors secondaire. La version de Kozawa centrée sur le meurtre de la mère vient de ce que Kozawa a reconnu l'importance du conflit fondamental entre la mère et l'enfant²⁸.

Comparons les différences de structure psychique entre le complexe d' Ajase et celui d'Œdipe : le complexe d'Œdipe a pour thème l'inceste et d'ailleurs Œdipe fut réellement en relation avec sa mère. Mais le thème de l'histoire d' Ajase est celui de la haine du fils à l'égard de sa mère. Cette haine (urami) provient du tourment (harmon) de l'enfant qui se demande pourquoi il est né et vit sur cette terre. Ainsi Œdipe met en scène la culpabilité face aux désirs sexuels et à l'amour, et Ajase pose le problème de la constitution du moi. La rancune naît quand l'enfant comprend que sa mère est également une femme²⁹.

Le concept de moi est employé ici de manière pertinente : il y aurait d'un côté la culpabilité inconsciente mise en relief par Freud et de l'autre un moi aliéné dans son identification à la mère. La psychanalyse (bouddhique ou médicale, qu'importe le qualificatif qui puisse lui être donnée) se confond donc pour Kozawa-Okonogi avec une psychologie du moi. Avec Okonogi, fidèle à son Maître, ce revirement vers des idées pré-analytiques est indispensable pour que l'analyse soit supportable au Japon. C'est dire que le Japon ne s'adaptera pas à la psychanalyse, c'est le contraire qui s'effectue : par l'interprétation d' Ajase, c'est la société psychanalytique japonaise qui verse dans le psychologisme. Jusqu'en 1980, Ajase restera le *symptôme* de l'analyse «à la japonaise». Sexualité infantile, castration, importance du père dans la constitution du sujet sont des thèmes freudiens rejetés de la psychanalyse dite «freudienne» par Kozawa et les membres de son école. Les formations de l'inconscient sont ainsi minimisées, même si Okonogi tente d'expliquer l'intuition de Kozawa par une référence succès qui contribua à définir l'identité des Japonais par l'utilisation du complexe d' Ajase

²⁸ Okonogi Keigo, *Shizoido ningen - Uchinaru bôshikankei wo saguru* (L'homme schizoïde ; A la recherche des relations internes mère-enfant), Coll. Chikuma-gakugeibunko, 1993 (1ère publication chez Asahi shuppan 1980), p. 129.

²⁹ Okonogi K., *ibid.*, p. 130. (C'est moi qui souligne : Okonogi entend alors, bien sûr, le moi conscient).

à l'œuvre de Mélanie Klein. Or, chez Klein, la réalité n'est que le fruit d'un fantasme inconscient... Pour mieux saisir l'incompatibilité des deux pensées – celle de Kozawa-Okonogi et celle de M. Klein – laissons encore parler Okonogi :

La maladie d'Ajax est exigée par sa culpabilité. Mais si l'on croit dans le bouddhisme, il est possible d'être sauvé par l'amasa (indulgence) japonaise... Le complexe d'Ajax est un concept des plus utiles dans notre société contemporaine car si le mythe de l'amour maternel s'est effondré (dixit Kozawa), le conflit fondamental de l'enfant provient néanmoins d'éléments que Freud n'a pas analysés : dans les années 30, Mélanie Klein a présenté une théorie originale proche de celle de l'histoire d'Ajax. Le thème central en est le conflit de l'enfant dans le rapport à sa mère. Kozawa, lui, s'est aussi intéressé au tourment de la mère. Le point de départ de M. Klein critiquant la position freudienne repose sur la question d'une non-reconnaissance des problèmes de l'agressivité et de la haine de la mère. C'est ainsi qu'apparaît sa théorie des relations mère-enfant. L'enfant dès sa naissance fait l'expérience de son peu d'endurance face à des besoins insatisfaits. Même si la mère n'est pas particulièrement pathologique, elle retardera le moment de donner du lait à son bébé qui, n'ayant pas ce qu'il veut immédiatement, nourrira des sentiments agressifs et de haine à son égard. A ce moment-là, il ne s'agira pas seulement de haine dirigée sur la mère, mais la mère elle-même volontairement retardera la tétée et l'enfant connaîtra ses premières expériences de haine et d'agressivité. Telles sont les positions schizo-paranoïdes. Avec le développement du moi, les images de la mère comme bonne et mauvaise vont se rapporter à une seule personne, d'où l'ambivalence. Quand l'enfant éprouve de la colère contre la mauvaise mère, il se souvient alors de la bonne et d'agresser cette dernière crée l'angoisse. On risque de perdre la bonne mère en la détruisant. Cette crainte débouche sur la position dépressive. Alors un sentiment de culpabilité apparaît et l'enfant essaie de «réparer» le bon objet. C'est bien ce qui arrive à Ajax : il tombe malade d'avoir voulu tuer sa mère et d'en ressentir une «culpabilité persécutoire». S'il peut s'assurer d'une bonne mère qui le tolère malgré sa haine, la culpabilité de l'enfant est alors spontanée parce qu'il a l'impression de pouvoir réparer. Kozawa comme Klein s'étaient centrés sur le conflit entre la mère et l'enfant et la naissance du sentiment de culpabilité. Cette approche est essentielle pour la compréhension de la psychologie de l'homme contemporain³⁰.

Nous verrons que M. Klein peut être approchée de façon psychanalytique (avec Kitayama) et ne pas faire confondre un sentiment préconscient avec une fantasmagorie inconsciente, mais pour l'instant comme l'indique la citation d'Okonogi, il s'agit de phénomènes conscients à analyser et notre bon sens commun s'en trouvera bien soulagé (la pensée psychanalytique débarrassée des éléments provoquants que nous avons refoulés serait alors beaucoup mieux

acceptée...). Dans la lignée des *Nihonjinron*, nous apprenons que les Japonais ne sont pas sexués, que l'enfant demeure, au-delà de la haine, lié à son premier objet d'amour pour le meilleur et le pire et que la guérison consiste à retrouver un sentiment fusionnel par l'idéal bouddhique qui donne sens à la vie³⁰ ...

La plupart des psychanalystes japonais ne se prononceront jamais sur ce complexe d'AJase. Il n'empêche que la trouvaille et l'interprétation de Kozawa, puis d'Okonogi, permet de laisser dans l'ombre la question essentielle de la castration. Dès les années 70, les théories kleinienne et lacanienne sont connues au Japon, mais il faut attendre le milieu des années 80 pour que quelques spécialistes osent présenter une psychanalyse plus orthodoxe et se poser théoriquement par rapport à l'idéologie sous-jacente d'AJase. Ce qui implique pour eux de revenir à Freud pour pratiquer une analyse non plus «à la japonaise», mais en quête de l'inconscient du sujet. La psychanalyse est possible au Japon, soutiennent-ils. Trois auteurs ont retenu notre attention : Kitayama Osamu (1988) Wakamori Yoshiki (1992) et Sasaki Takatsugu (1994) publient leurs critiques sur le complexe d'AJase.

II.3. Paradoxes d'AJase

Traducteur et présentateur de Winnicott, Kitayama Osamu organise aussi un séminaire de «Pathologie clinique en langue japonaise» et se présente comme psychanalyste et non seulement psychiatre. C'est dans la très classique revue des *Seishinbunseki Kenkyû*, (*Recherches psychanalytiques*, fondée en 1952 par Kozawa) que Kitayama donne tardivement ses réflexions sur l'utilisation d'AJase comme complexe de la psychanalyse japonaise. Il relève trois paradoxes essentiels dans la version de Kozawa-Okonogi qui viennent se greffer sur la fausse idée d'un AJase ayant commis le matricide, alors qu'en réalité il n'a tué que son père :

1. *Kosawa dit qu'AJase veut tuer sa mère parce qu'il l'aime. Tuer par haine, je comprends, mais par amour...*

³⁰ «Quand les parents sont sexués, ils existent assurément au travers d'une structure œdipienne. Mais au Japon, la famille est construite autour de l'enfant qui peut donc croire que père et mère vivent pour lui. Et particulièrement la mère qui se dévouant corps et âme laisse croire à l'enfant qu'elle est la seule personne qui puisse exister pour lui et qu'elle n'existe que pour lui. Idéalisée, elle recevra beaucoup d'agressivité quand l'enfant devra déchanter.» Okonogi K., *ibid.*, p. 138.

2. *La mère tuée par l'enfant veut le sauver. Vouloir secourir l'enfant aimé, d'accord, mais comment la mère pourrait-elle désirer le sauver alors qu'il se présente comme essentiellement mauvais ?*

3. *L'enfant qui a tué sa mère est pardonné. Si au moins Ajase se repentait, mais pardonner si facilement un tel crime...³¹*

Voilà une grille de lecture intéressante. Suivons le raisonnement de Kitayama : pour le premier point, il nous recommande de lire ce paradoxe comme relevant de la problématique particulière de Kozawa. Sinon ce paradoxe relève d'une logique psychotique (pensée empreinte de processus primaires) et auquel cas notre bon sens n'est plus d'aucun secours. On pourrait également se référer à ce que dit Mélanie Klein à propos du sadisme oral. Quel que soit le point de vue retenu (individuel, psychotique ou génétique), il est bien difficile de faire de cette problématique du crime par amour une composante essentiellement japonaise ainsi que le soutient Okonogi. De même que l'autre aspect abordé, celui de l'ambivalence, Okonogi résoud un peu rapidement le paradoxe : l'adolescent veut se séparer de sa mère (la liquider), mais en même temps il en est incapable. Attention, nous dit Kitayama, ne manions pas ce concept d'ambivalence à la légère. Il y a le conflit de ceux qui ont atteint la phase post-dépressive et post-œdipienne d'une part, et la problématique psychotique d'autre part. On ne peut les confondre.

Nous avons ici la première intuition, émanant d'un Japonais, d'une idéalisation de la mère qui ne serait chez Kozawa que symptôme non analysé³². Kozawa dit qu' Ajase veut tuer sa mère par amour. En tant que fantasme inconscient, le sujet qui avouerait cette haine serait, ainsi que le conçoit Kitayama, névrotique ; mais l'on ne peut exclure que la mise en acte soit l'oeuvre d'un psychotique, c'est-à-dire en termes kleinniens d'un individu qui n'a pas encore assumé la phase dépressive et demeure en position schizo-paranoïde (persécutoire). Kozawa a essentiellement traité des névrosés et c'est donc par son propre fantasme qu'il a analysé ses patients.

Poursuivons avec Kitayama sur le deuxième point d'une mère qui voudrait sauver, au risque de sa vie, son enfant ingrat : il existe bien

³¹ Kitayama Osamu, « Sentiment de culpabilité forcé. Paradoxes d' Ajase », *Seishinbunseki Kenkyû*, Vol. 12, n° 2, 1988, pp. 117-123, p. 117.

³² Nous savons qu'effectivement Kozawa a souffert toute sa jeunesse de l'indifférence de sa mère et de l'absence de son père au foyer. Si Freud a voulu être un bon père pour ses patients, Kozawa fit de la bonne mère la position idéale du thérapeute pour permettre à ses patients de revivre une phase de dépendance « bienheureuse » que, lui, n'a pas connu.

dans les contes japonais des enfants sauvés de la mort par leur mère, mais dans le cas d' Ajase, le salut par la mère n'apparaît que dans la version d' Okonogi. Chez Kozawa, la mère étant tuée, il n'y a plus que Bouddha pour le secourir. Quoiqu'il en soit, on peut comprendre que le fils veuille supprimer celle qui a voulu mettre fin à ses jours (à la naissance). Il s'agirait alors d'une problématique à répétition : tuer celle qui a voulu tuer³³. Mais il faut surtout penser à la facilité de blesser la personne qui se veut dévouée : cliniquement, certaines mères sont agressées et de ce fait vulnérables du seul fait de vouloir aimer leur enfant malgré tout... Comme elles n'en meurent pas, nous rappelle Kitayama, l'enfant ne se sent pas coupable. Lorsqu'il commence à ressentir la culpabilité, ce peut être sur un mode «forcé», il n'atteint pas vraiment la position dépressive et souffre seulement d'avoir fait du mal. En ce cas, la thérapie ne doit surtout pas viser à renforcer cette pseudo-culpabilité. Si la mère continue de souffrir, c'est son problème, pas celui de l'enfant. Parallèlement, l'enfant qui refoule ses sentiments négatifs le fait moins pour épargner sa mère que pour répondre à la loi du père, celle qui interdit. Même chez Okonogi, cette valeur symbolique du père est tout à fait prégnante, mais il ne le reconnaît pas et préfère parler d'un sentiment de culpabilité qui serait «spontané», nous dit Kitayama³⁴. On peut effectivement se demander ce que signifie cette étrange formulation de «culpabilité spontanée»...

Kitayama nous incite donc à lire ce complexe d' Ajase comme relevant d'une problématique des sujets qui ne peuvent surmonter la phase dépressive et entrent donc dans la phase phallique sans armes suffisantes. L'Œdipe peut alors se renverser (non plus la mère comme objet de désir, mais comme objet de haine) et Freud parlait bien aussi d'une telle situation³⁵.

On parle de sociétés sans père depuis longtemps (Federn en avait fait son cheval de bataille dès les années 1910, pour justifier sa technique thérapeutique non orthodoxe), mais le problème réside plus dans le déni potentiel de la castration. Contrairement à ce que dit Okonogi, Freud pensait que la menace de castration venait la plupart du temps de la mère (et non du père) et que pour échapper à l'angoisse, l'enfant va refouler ses sentiments œdipiens.

Dans l'interprétation de Kozawa-Okonogi, le refoulé trouve sa

³³ Kitayama Osamu, «Sentiment de culpabilité forcé. Paradoxes d' Ajase», *ibid.*, p. 118.

³⁴ Kitayama Osamu, «Sentiment de culpabilité forcé. Paradoxes d' Ajase », *ibid.*, p. 119.

³⁵ *Ibid.*, p. 120.

résolution dans le recours à la religion, la magie du transfert. Si Kitayama peut supposer que Kozawa, de façon tout à fait personnelle, est foncièrement impliqué dans l'histoire qu'il reprend en la transformant, on peut s'interroger a fortiori sur le cas Okonogi qui balance entre l'identification à son Maître (présenté comme une bonne mère) et l'identification à Ajase qui ne veut rien savoir de la castration et attend le salut grâce aux bons soins de sa mère (il nous dit avoir écrit *Le complexe d'Ajase* en se mettant à la place des adolescents, et que ce fut pour lui cathartique de laisser parler son ça...).

Comment comprendre que celui qui a tué sa mère puisse être sauvé ? Kitayama nous rappelle que, pour les Japonais, « existe le mythe d'une déesse mère qui créa les îles et les divinités et est morte suite à l'accouchement. Dans les temps anciens, il n'était pas si rare qu'une femme meure durant l'accouchement, mais disons surtout que notre pays est né du meurtre de la mère. Par ailleurs, le sentiment de ne pouvoir se séparer de la mère motivait la pratique d'exorcismes et de rites purificateurs, lesquels ont été utilisés politiquement par le système impérial dans un esprit de contrôle du peuple ». Et, ajoute Kitayama : les mythes sont normalisés pour être accessibles à tous, tels furent le cas par exemple d'Œdipe, Oreste, Hamlet, mais dans le champ religieux, on ne peut interpréter n'importe comment. L'histoire d'Ajase comme meurtre de la mère n'apparaît que dans un sūtra du bouddhisme de la Terre pure (Amidisme). Quand on sait que cette branche du bouddhisme sauve aussi les mauvaises gens, les criminels, on peut alors interpréter l'histoire d'Ajase comme relevant d'une structure de culpabilisation forcée. Le désespoir (maternel) et le salut sont alors en relation complémentaires : dans le sūtra *Kanmuryōjūkyō* (qu'utilise Okonogi), les désirs meurtriers et les mauvais actes d'Ajase sont comme une motivation pour la mère désespérée de se tourner vers la religion. Il y a d'abord l'impur (le crime humain) et un désespoir venant de cette laideur du monde, mais la Terre pure prône une logique du salut par la purification :

Faites que je puisse voir la lumière de Bouddha et non plus ce monde empli d'impuretés et de mal.

Ce souhait est aussi exprimé par certains phobiques, en relation avec l'horreur du sexe de la mère³⁶. L'histoire d'Ajase est utilisée pour justifier une pensée compulsive (selon laquelle, désespérement, on ne peut rien faire par soi-même) qui va idéaliser la Terre pure

³⁶ Une phobie caractérisée par des actes compulsifs de nettoyage, de lavage visant à se débarrasser du contact avec la mère, des fantasmes à son égard. Il s'agirait donc plutôt d'un symptôme obsessionnel.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

pour nier-dénier l'impureté du monde : notre monde est impur (*edo*), mais, par contraste et paradoxalement, le salut est possible³⁷.

«Dans les textes du *Kyôgyôshinshô* (Shinran) et du sûtra du *Nirvana*³⁸, Ajase a une peur phobique de tomber en enfer. Notre monde est intermédiaire entre le beau et le laid, le bien et le mal, la vie et la mort, mais ces opposés peuvent facilement se confondre. C'est aussi sur la base des impuretés du monde et de l'impermanence que se fondent le désespoir religieux de l'amidisme et la nécessité de purifier notre monde. Ce dernier était saisi comme monde des *Cinq impuretés de la fin de la loi* (*mappô*). Le Shintô insistant aussi sur la purification a permis que la Terre pure s'implante au Japon plus profondément et durablement qu'en Chine. Pour passer de l'impur au pur, il fallait insister sur l'impur, c'est-à-dire que l'on pouvait échouer et tomber en enfer, mais en même temps, s'il y a purification, tout est permis et l'on peut oublier l'idée de l'enfer, la rejeter à l'extérieur» conclut Kitayama³⁹.

Phobie de tomber en enfer ? Le bouddhisme fut critiqué d'avoir renforcé cette phobie afin que les gens soient obligés de croire, nous rappelle Kitayama. Dans les éléments déterminants de l'histoire d'Ajase selon Kozawa-Okonogi (vouloir tuer la mère, permissivité de la mère ou unité-fusion avec elle), l'idée de pouvoir échapper à l'enfer fonde en même temps la phobie : Bouddha ou la mère insinuent non verbalement à Ajase :

Bien que je sois tolérant jusqu'à un certain point, si tu ne m'écoutes pas, tu tomberas en enfer.

Quelque soit le mode de transmission, il est interdit de voir, qu'en ce monde, en fait, rien n'est jamais permis⁴⁰.

³⁷ *Ibid.*, p. 120.

³⁸ qui sont les deux autres versions où apparaît l'histoire d'Ajase.

³⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 121. Ainsi moins que le père, garant de la loi, c'est un Autre effrayant (l'enfer) dans son contraste d'avec l'Autre bienveillant (Bouddha) qui donne la règle du jeu. Mais ce, de manière assez perverse, l'enfant n'est pas puni, il devra seulement intérioriser le risque et comprendre dans le non-dit qu'une punition plus grande est toujours possible. C'est sans doute ce que Okonogi nomme «sentiment de culpabilité spontané». Nous ne sommes pas loin de ce que les auteurs de l'École de Palo-Alto ont théorisé sous le terme de «double bind» dans leur explication d'une genèse de la

Soit l'on reconnaît la puissance de l'Autre (*tariki*) en se conformant à la sagesse religieuse, soit les divinités infernales viendront entraver les réincarnations vivables, et l'on sera destiné à reprendre forme n'importe comment. On peut apparemment faire ce que l'on veut, voire tuer son père et sa mère, mais le risque de tomber en enfer, même s'il n'est pas vraiment exprimé n'en existe pas moins. En fait, ce n'est pas tant l'idée de mal, incluse dans toute loi qui est refoulée, mais l'angoisse de castration. On chercherait alors indéfiniment ce lieu du non-verbal où n'existent plus que peur, inhibition (moindre mal, par rapport à l'angoisse ?) pour mieux en appeler à une image de l'Autre absolu à qui l'on peut s'en remettre à vie. En identifiant Bouddha ou la mère avec le psychanalyste, l'enfant-patient va se fondre dans cet idéal que Freud analysait en parlant des liens entre l'obsession et les croyances religieuses. Croire au Père est foncièrement névrotique, mais que dire de la croyance dans une Mère toute-puissante ? Si Kitayama analyse le mythe d'Ajase comme névrotique c'est en saisissant que la mère d'Ajase est avant tout une femme qui croit au Père et permet ainsi une identification sexuée à son enfant. Il interprète donc le mythe comme un conflit névrotique d'où émane des symptômes phobiques et obsessionnels. Mais si l'on se tient à la version de Kozawa puis à celle d'Okonogi qui voit en la Mère un absolu qui dénigre la place du père, le mythe d'Ajase ressort alors d'une idéologie perverse, c'est-à-dire déniait la castration⁴¹.

Quel que soit le crime commis, plus qu'un sentiment de culpabilité, schizophrénie : la contradiction interne au message émis ne peut d'emblée être saisie par l'enfant, aucune voie ne lui est ouverte pour échapper à cette «double contrainte». Il en restera hors loi symbolique, psychotique. Les temps ont aidé à comprendre que cette double contrainte (ou double entrave) existait aussi hors de la psychose, mais impliquait de toute façon une profonde méfiance vis-à-vis des mots et du monde symbolique : l'horreur du réel n'étant plus médiatisé par le symbolique, l'enfant va la vivre, dans le fantasme, comme susceptible de le détruire.

⁴¹ Ce thème de la perversion à l'œuvre dans la conception de Kozawa ne sera pas développée ici. Nous aimerions néanmoins citer le livre de Serge André *L'imposture perverse* (éd. Seuil, 1993) qui, dans son chapitre «Les fantasmes de la perversion et le désir de l'analyste» comprend la position de l'analyste Ferenczi comme perverse. Les problématiques de Ferenczi et de Kozawa ayant de nombreux points communs, ce texte fut, pour nous, à l'origine d'une nouvelle compréhension du mythe d'Ajase. La perversion – au sens psychanalytique et non psychiatrique – au Japon étant un thème des plus passionnants, nous nous réservons pour une autre fois et suivrons ici les interprétations de nos trois auteurs japonais qui insistent surtout sur l'aspect névrotique d'Ajase comme modèle pour la psychanalyse.

c'est d'abord la peur d'être damné qui motive le recours à la religion, interprète Kitayama. Tel serait donc le cas d'Ajase comme de sa mère. Refouler la haine et se dévouer à une noble cause pour s'assurer le salut dans l'au-delà. Ajase ira chercher la purification dans le Bouddhisme, le Maître lui ouvrira d'autres portes que le remords et la culpabilité. Son propre père l'avait bien compris en demandant à Bouddha de protéger la vie de son fils tant qu'il n'aurait pas trouvé la voie du salut : en s'en remettant à l'Autre qu'est Bouddha, le fils va enfin pouvoir assumer son Œdipe. Le mal, l'impur existent essentiellement, comment y échapper ? En acceptant d'être en dette, de reconnaître la castration. Ajase en ce sens, est un *enfant* de la psychanalyse, il en appelle encore au Père, invoque son autorité, lui demande de l'*amae*, du pardon. Contrairement à Œdipe qui aura le courage de prendre en main son destin, Ajase va rester dans la position d'un enfant effrayé par son crime et par la possibilité d'une damnation. Le seul destin qu'il ose se donner est dans un registre hystérique : il est impuissant à assumer ses désirs, à rompre avec l'idéalisation d'un père qui sait et qui peut le sauver (Bouddha). Il est effectivement inutile de la part de sa mère de le culpabiliser, Ajase sait bien sa faute, l'impureté de ses désirs, et c'est par des mécanismes de défense obsessionnels et phobiques qu'il va entrer en religion. Entre-t-on de la même manière en psychanalyse, ou plus exactement ces mécanismes n'impliquent-ils pas qu'ils doivent être «retouchés» dans la cure analytique ?

Les éléments présentés par Kitayama sont bien psychanalytiques et il peut interpréter la version de Kozawa comme le reflet de l'impossibilité pour ce dernier d'être autre dans ses thérapies qu'un personnage idéal. En ce sens, le travail de Kozawa n'est pas éloigné de celui de son confrère, Morita. Echapper à l'emprise maternelle par une identification à une autre figure maternelle ? Cet espace d'identification repose sur un déni de la castration, un refus de concevoir le sujet comme sexué. Voilà l'impasse où se trouve un thérapeute voulant utiliser un mythe bouddhique. Le Zen peut se rapprocher d'une libération du moi piégé dans ses illusions et a pu «être une voie pour franchir les limites de l'identification. Le Zen doit témoigner de l'inconstance de l'Autre, mais à cause de l'histoire politique du Japon, il est à présent quelque chose qui complète la société, qui fait l'image de l'Autre – de l'Autre social – et qui pourrait même renforcer l'identification à la tradition nationale...Il y a une autre secte qui s'appelle le *Jôdo* qui a rapproché le concept de *Gokuraku* (extrême joie) de celui de mort...Le *Jôdo* refuse la division entre le bien et le mal, et dit que le désir de Bouddha est de sauver tout le monde...Dégager le concept de désir primordial me semble fondamental. Malheureusement, la secte *Jôdo* a la même limitation

sociale que celle du *Zen*»⁴².

Il n'y a pas lieu de rejeter les valeurs du bouddhisme zen ou amidiste, mais de voir que les liens avec l'analyse sont ténus en particulier au niveau de l'objectif recherché. Plus que de parler de «psychanalyse bouddhique» (Kozawa), ou même de «psychanalyse médicale» (Okonogi), ne vaudrait-il pas mieux reprendre ici le terme de psychothérapie ? C'est-à-dire que par le biais de l'idéologie d'Ajase, ce sont les éléments préconscients qu'il s'agit d'analyser (et non inconscients) afin de guérir le patient de sa culpabilité (en colmatant les effets de l'inconscient). Une psychanalyse n'est pas une psychothérapie. Nous allons voir avec le texte de Wakamori comment concevoir la théorisation de Kozawa-Okonogi comme propre à ne déboucher que sur une forme de psychothérapie.

II.4. Analyser la psychanalyse japonaise

Tel est le thème du texte de Wakamori Yoshiki⁴³ qui, de sa position de philosophe, se sent plus à même de prendre du recul par rapport à l'interprétation d'Okonogi. Ce dernier répondra, à sa manière, en disant qu'il a du mal à supporter un tel discours. Nous allons voir pourquoi.

Son postulat de départ est qu'il n'y a peut-être pas encore de psychanalyse au Japon, car sitôt introduite, elle fut comme éliminée par l'idée d'une adaptation japonaise nécessaire :

Le noeud de la psychanalyse tel qu'il apparaît avec le concept d'inconscient n'a pas été défini au Japon puisqu'il fut exclu par la version «japonisée». Comme il fut pensé que la psychanalyse est un produit occidental, fruit d'une société paternelle et monothéiste, le Japon en tant que société maternelle devait l'adapter à sa propre structure. C'est trop simplifier la chose que de penser ainsi, mais surtout il en ressort que cette vision constitue une sorte d'extérieur de la psychanalyse. Dire que la psychanalyse est étrangère au Japon revient à dire que

⁴² Shingû Kazushige, «Comme un champ de riz» in *l'Ane, le magazine freudien*, Oct-Déc. 1990, n° 44, p. 8.

⁴³ Wakamori Yoshiki, «Nihon no seishinbunseki 1»- Nihon no Ajase Complex wo yomu (Psychanalyse «japonaise» : Lire le complexe d'Ajase), in *Le traumatisme psychique (Kokoro no kizu towa nani ka) Imago*, éd. Seidosha, Vol. 5-8, n° 9, 1994, pp. 278-291.

Né en 1946, diplômé de l'université de Tokyo, Wakamori est spécialiste de littérature et de philosophie françaises contemporaines. il a publié *L'espace de la psychanalyse - Théorie analytique de Lacan*, éd. Kôbundô, 1988.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

les Japonais sont inanalysables. C'est bien commode !⁴⁴

Wakamori nous rappelle ainsi que selon Okonogi, ce qui est refoulé dans la vie quotidienne japonaise est le complexe d'AJASE, comme l'est celui d'Œdipe en Occident ; ce dernier pense que le complexe d'AJASE lui a permis de rendre positif «son sentiment d'être Japonais» en le libérant de l'ambivalence qu'il a pu, par son interprétation, formaliser et sublimer⁴⁵ :

La création d'Okonogi réside dans l'arrangement qu'il a effectué sous l'appellation complexe d'AJASE. En fait, plus que d'une création, il s'agit d'une récréation, d'une répétition.

Et Wakamori se demande d'où vient la nécessité de distinguer les Japonais des non-Japonais en parlant de «complexe psychique particulier aux Japonais», et s'il s'agit bien d'un «complexe psychique inconscient» au sens de Freud. Okonogi parle de refoulement, mais il y a un hiatus avec la pensée freudienne, de même que lorsqu'il parle de catharsis libératoire (idée tout à fait pré-psychoanalytique). Sous le même terme, il s'agit d'une toute autre réalité, il faudrait donc analyser la question du transfert chez Okonogi (Wakamori laissant entendre que l'interprétation de Okonogi n'est pas psychoanalytique mais gouvernée par des sentiments transférentiels non analysés à l'égard de son Maître).

Visiblement, voilà la parole de quelqu'un qui fait fi de la soi-disant empathie des Japonais. Si Kitayama voyait en AJASE une problématique universelle, Wakamori, lui, va utiliser le même mythe pour indiquer comment fut évacuée la psychanalyse freudienne. AJASE, symptôme du Japon psychoanalytique. Ce qui est refoulé ne saurait être de l'ordre d'un amour même ambivalent pour la mère, mais pourquoi ne pas considérer que ce complexe d'AJASE témoigne d'un retour du refoulé⁴⁶ ?

⁴⁴ *Ibid.*, p. 278-279. En l'occurrence, cela justifie que cette psychanalyse doive entrer dans le monde médical ou psychiatrique pour pouvoir exister. Wakamori insinue ici qu'une psychanalyse non seulement thérapeutique devrait pouvoir exister au Japon.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 280-281.

⁴⁶ Nous trouvons effectivement dans le discours d'Okonogi une angoisse à se présenter en son nom. En s'identifiant aux «Japonais», au nous collectif, il s'assure imaginativement en retour la reconnaissance empathique de ses concitoyens. Selon lui, c'est le complexe d'AJASE qui lui a permis de jouir positivement de sa qualité de citoyen japonais, ce qui signifie que le

Wakamori va reprendre du mythe certains points pour discuter de l'interprétation d'Okonogi :

L'histoire se passe en Inde, dans une société polygamique où la reine cherche moins à retenir l'amour de son époux qu'à devenir une mère accomplie. L'idée même d'amour est européenne, n'existait pas au Japon et sans doute pas plus en Inde. Il est inadéquat de parler comme Kosawa-Okonogi le font de retenir l'amour du mari. Il ne s'agit pas non plus d'angoisse d'être considérée comme un objet sexuel. Dans les sociétés pré-modernes, la seule raison d'exister d'une femme était de devenir mère. Avoir un enfant est nécessaire pour demeurer l'épouse, et avoir un enfant qui deviendra lui-même un père est le souhait de toute femme qui veut contrôler son mari, le retenir dans l'avenir. Il va sans dire que la version d'Okonogi laisse ça dans l'ombre⁴⁷.

Deuxième point abordé : Qui est l'ermite de la forêt ? Si l'on caractérise comme Freud le refoulement par le déplacement et le contre-investissement, l'ermite, dans le contexte de cette histoire, est bien le père refoulé. En une génération, l'enfant devient père. L'enfant qui naîtra sera futur père⁴⁸. Exactement à l'inverse de ce que comprend Okonogi, du début à la fin, cette histoire est centrée sur le père...Que nous montre ce père immortel ? Le *nom* du père qui existe avant tout père réel. Et l'épouse en s'opposant aux paroles de l'ermite (*je ne peux attendre 3 ans*) le tue, autrement dit tue le père et fait sien l'enfant-père en tant que *réincarnation du devin*. Tuer le père est immanquablement faire naître un nom-du-père⁴⁹.

Et Wakamori ajoute que la femme n'existe pas en dehors de son rôle de mère et les obsessions de la reine ne concernaient que le fait d'être mère. Mais ce n'est pas essentiellement différent du désir dirigé vers le père, puis d'avoir un père comme enfant. La reine tue le devin, ce qui signifie qu'elle identifie violemment l'enfant au père. Il ne s'agit que de père et d'enfant : faire du père un enfant ou de l'enfant un père. C'est ce que Freud nomme la «pulsion d'emprise». La reine tue le père afin d'être mère. Par l'inscription de son nom. Par conséquent, elle ne tue le père qu'à moitié. Parce qu'en le tuant, elle va seulement faire de son enfant un père et elle n'efface pas le Nom-du-Père. Ce qui pose problème est seulement l'inscription qu'elle fait du nom de son père. Pour elle, le père est un enfant. Autrement dit, le refoulement fonctionne apparemment bien.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 284.

⁴⁸ Si elle n'a pas le malheur de naître fille !

⁴⁹ *Ibid.*, p. 285-286.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

père est nécessairement un père impuissant qui n'existe que comme nom. L'histoire d'Ajase telle qu'Okonogi la présente le prouve⁵⁰.

Ainsi, cela ne se passe pas selon la volonté de qui que ce soit, c'est un fait de structure. On peut donc penser que le héros est moins la femme que l'homme refoulant le meurtre du père, celui qui a écrit l'histoire, nous lecteurs ou encore Okonogi qui interprète son histoire. Eviter la castration du père, la refouler, et s'en remettre à la Femme est sans doute le fait de l'homme. Et la reine qui intériorise le désir de l'homme et le supporte, qui s'identifie à la mère impuissante et ne peut s'accepter comme telle, peut être dite psychanalytiquement hystérique. L'épouse ne parvient pas à se libérer de l'ambivalence qu'elle ressent à l'égard de la «mère», et ce même enceinte. Dans le mythe, cette ambivalence ne la lâchera pas. Son désir s'est constitué selon la loi du «Pour avoir un père, il faut le tuer». Et elle ne peut que projeter cette loi fondamentale sur l'enfant à venir. Un père vaut un enfant, et donner vie à un enfant est comme de le tuer (en tuant symboliquement le père)⁵¹.

Le point suivant abordé par Wakamori va toucher la question de l'interprétation dite psychanalytique quand le cadre de référence est la psychologie du moi. C'est historiquement bien surprenant que les psychiatres japonais aient si facilement accepté la psychanalyse américaine centrée sur le moi et les mécanismes de défense, puisque de moi, nous dit-on, il n'y en a pas au Japon...En réalité, dans les deux cas, c'est la voie la plus pratique pour évacuer l'idée même d'inconscient. L'objectif au Japon va donc se fixer sur la quête de ce soi-disant moi, non plus fragile et empli d'*amae*, mais plus moderne et défensivement fort. Nous sommes donc là en pleine problématique d'un moi à renforcer, ce qui est essentiellement la visée des psychothérapies. A ce sujet, Wakamori nous dit :

Okonogi emploie le terme d'«égoïsme de la mère», mais ce terme est-il adéquat ? La situation étant structurelle et la loi accomplie, le terme d'égoïsme n'a pas lieu d'être. J'existe parce que la loi s'est présentée comme déjà violée et ce de façon irréparable. Mon existence de sujet est fondamentalement divisée. C'est ce que Freud présente avec le complexe d'Œdipe, et expliquer comme le fait Okonogi,

⁵⁰ *Ibid.*, p. 287.

⁵¹ *Ibid.*, p. 288. Le meurtre du père n'est peut-être qu'un mythe, c'est égal. Dans l'inconscient, l'équivalence père mort = existence du sujet = prise de parole existe bel et bien. L'enfant est en ce sens bien mort né, tant qu'il ne peut exister hors du désir de la mère, qu'il ne peut dépasser la phase dépressive où il accepte que ses deux parents ne soient que de pauvres humains mortels soumis comme lui à la même loi d'incomplétude et de désir d'Autre.

parlant d'égoïsme maternel, est une extrême simplification provenant d'une confusion logique. L'égoïsme ne saurait concerner l'enfant qui fondamentalement n'est pas mauvais, voilà l'étrange logique émise par Okonogi et parallèlement, en ce qui concerne celui de la mère, n'est-ce pas étrange de vouloir la rendre coupable ? Parler de son égoïsme à elle, signe en fait l'ambivalence d'Okonogi entre le désir de devenir mère et l'interdit. Egoïsme parce qu'elle n'assume pas son désir d'être mère : par rapport à l'Autre, elle se sent impuissante⁵². Pensons donc que les conflits de la mère la concernent essentiellement et que l'enfant va devoir se situer comme sujet par rapport à l'idéal que ses parents ont projeté sur lui, par rapport à l'attente parentale à partir de laquelle il devra assumer son propre désir. Or, nous voyons bien dans les textes qu'il se produit une résolution du complexe d'Œdipe chez Ajase. Avec le déclin de ce complexe, on sort de la pré-histoire : le complexe d'Œdipe est surmonté, les conflits de la relation triangulaire s'estompent et le sexe s'efface de l'histoire : c'est ce que Freud nomme «période de latence». Ajase poursuit sa vie «sans rien savoir, le temps s'écoule empli de l'amour de ses parents» : le refoulement est partiellement réussi.... Dans le mythe, Ajase qui avait trop idéalisé sa mère est poussé par des désirs meurtriers. Echec de l'idéalisation. Okonogi emploie le mot d'idéalisation et non de sublimation. C'est exact. Lisons ce que Freud écrit sur la sublimation et l'idéalisation par rapport à l'Œdipe : le garçon, sous la menace de la castration, effectue un retournement de l'investissement de la libido vers le parent du sexe opposé, et dirige son narcissisme vers son propre sexe. Dans ce processus, il y a identification à l'objet, le pouvoir du père ou des parents est introjecté et cela forme le noeud du surmoi. Freud parle de «pouvoir» car le surmoi constitue l'ordre législatif. Ainsi le moi de l'enfant se sépare du père et de la mère, la mère est expulsée et sublimée, la libido ne pouvant par l'interdit atteindre son objectif, cela se transforme en amour sans connotation sexuelle. C'est la résolution et la disparition du complexe d'Œdipe par le processus de refoulement. Ainsi se constitue le surmoi car le refoulement l'a déjà présupposé⁵³.

L'idéalisation n'est pas sublimation : elle s'accompagne forcément de refoulement et la libido ne perd pas son caractère sexuel et agressif. Quand l'idéalisation s'efface, on sait bien que les sentiments se

⁵² Accepter le passage de femme à mère implique la reconnaissance de son manque. Tant qu'elle n'accepte pas la castration, elle peut se prendre pour le phallus du père, l'objet de son désir (telle est la position hystérique) et auquel cas, elle n'a besoin de rien. Supporter un enfant à venir entame cette plénitude narcissique : elle désire, donc il y a du manque. Sous le primat du phallus, le complexe de castration la concerne tout autant que lui, l'homme. C'est en ce sens que l'on peut dire comme Wakamori que la femme doit tuer le père, non pas le père réel, mais le lieu où elle voulait l'identifier.

⁵³ *Ibid.*, p. 289.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

retournent aussitôt vers une haine emplie d'agressivité. Chez Ajase, cette agressivité est dirigée vers la mère. Ne pouvant trouver de père, il s'identifie à sa mère. Pour échapper à cela, il lui faut la tuer, mais la tuer est comme se tuer, se suicider...Il lui faut affronter la mauvaise mère, selon le terme de M. Klein, qui l'empêche de devenir père. A la place de l'affrontement, Ajase présente des symptômes hystériques⁵⁴.

Le meurtre est équivalent à l'inceste, mais ce qui fait encore plus peur à Ajase est de ne pouvoir jamais devenir père, c'est-à-dire d'être pour toujours identifié à sa mère, hanté par elle. Sous sa protection, il est un pseudo-père et c'est ce que Okonogi nomme bizarrement «réconciliation» avec la mère⁵⁵.

Wakamori conclut :

Cette histoire raconte bien la naissance du Japon. Elle est en soi une sorte de manifestation où il ne s'agit pas de psychanalyse mais de la dynamique du désir où l'enfant veut faire du père un Nom, veut devenir Nom. Okonogi n'est pas du côté du psychanalyste, mais du patient, il décrit le désir, l'illusion du soi...Et dans le sens de Freud, c'est un désir hystérique. Il est sa mère. Et ce n'est pas lui qui écrit. C'est plutôt l'enfant en quête de nom et qui continue à fuir la castration. Ce n'est personne, juste un enfant qui ne peut se nommer que par le qualificatif «japonais». Moralité, ce livre d'Okonogi n'est qu'un déni du complexe de castration, du désir d'expulser le meurtre du père, il s'agit d'une simple description du désir de la mère⁵⁶.

Entre le texte de Wakamori et celui de Sasaki Takatsugu, un numéro spécial d'*Imago* sur le mythe d'Œdipe permet à Okonogi de reprendre la parole. Il avoue avoir eu du mal à supporter l'article de Wakamori

⁵⁴ A défaut d'avoir le courage d'affronter symboliquement sa mère, Ajase va s'en prendre à la mère imaginaire qu'il porte en lui. Par ses symptômes, il dit la même chose : *Sors de moi, tu me rends malade.*

Ajase demeure dans le registre de la passion, souffrance imaginaire, que le refoulement exige : *Voyez comme je pue, du pus sort de moi, voyez comme je ne suis que l'abjecte chose de ma mère.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 290. *Happy end* par une pensée magique. Tant qu'il n'aura pas fait le deuil de son omnipotence imaginaire (dans et par la fusion d'avec sa mère), il est impossible qu'il s'entende avec elle. Il est au contraire en pleine crise d'adolescence, dans la nécessité de tourner sa libido vers d'autres objets d'amour que ceux de son enfance. S'il revient vers sa mère, ce n'est que par lâcheté, et il n'y trouvera que du symptôme.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 291.

et effectivement le concept de castration lui pose bien des problèmes...Mais il se justifie sur son livre *Le complexe d' Ajase chez les Japonais* en reconnaissant ne l'avoir écrit que pour s'amuser et pour des non-spécialistes. Et enfin une remarque pertinente de sa part : ce livre n'est pas très sérieux...! Ce qui demeure assez gênant est l'utilisation de concept analytique par quelqu'un qui est censé savoir de quoi il s'agit : si l'histoire est pour un public non-spécialiste bien agréable à lire et même assez rassurante autant pour les mères que pour les enfants, pour ne pas parler des pères, elle a d'autre part contribué à divulguer une image déformée de la psychanalyse et c'est bien dommage. La conclusion d'Okonogi dans l'entretien qu'il eut avec deux spécialistes est la suivante : il faudrait maintenant que les psychanalystes japonais deviennent des sortes d'Œdipe par rapport à Kozawa et qu'ils liquident enfin le transfert. Ainsi, Okonogi nous ferait croire que tous les analystes japonais présentent des symptômes similaires au sien. L'on comprend pourquoi un nouveau texte a été publié concernant Ajase et Okonogi. Dans l'esprit de Sasaki, c'est bien pour en finir une fois pour toutes.

II.5. *Légitimité d' Ajase ?*

Sasaki Takatsugu est connu des psychanalystes pour avoir publié en français quelques articles et entretiens dans des revues spécialisées. Traducteur de Lacan et Rosolato, il est maintenant Professeur à l'Université de Shinshû et exerce comme psychothérapeute et psychanalyste.

Nous résumerons ses deux articles avant de conclure⁵⁷ : Ajâtashatru signifie «celui dont l'ennemi n'est pas encore né» ou «sans ennemi» et comme il va tuer pour prendre le pouvoir, on peut aussi interpréter ainsi «avant même de naître, haine pour son père»...Le parricide comme fondement de la cohésion du groupe humain est un thème que l'on rencontre dans nombre d'histoires populaires. Dans le mythe, c'est bien la haine vis-à-vis du père qui rend Ajase coupable et malade, mais Kozawa voulant opposer son histoire à celle d'Œdipe parle de culpabilité relevant de la haine pour la mère. C'est pure falsification de la part de Kozawa, ce qui relève de sa «croyance», de sa fascination du sacrifice des parents. Cette croyance peut être partagée par les Japonais, il n'en demeure pas moins que la version dite de Kozawa fait preuve d'imagination dans cette histoire ambiguë et peu claire. Les sentiments exprimés sont œdipiens, mais Kozawa parle de

⁵⁷ Sasaki Takatsugu, «Konpurekkusu no keifu» (Lignée des complexes), *Imago*, éd. Seidosha, Vol. 5-11, 1994, pp. 24-34.

complexe à propos d'une fixation œdipienne sans la reconnaître comme telle : l'enfant n'abandonne pas son désir pour la mère...L'amour s'est changé en haine, il en a mauvaise conscience et «éclate en sanglots d'avoir voulu nuire à sa mère, dit Kozawa ; je suis méchant, je fais du mal à mes parents. Pardonnez-moi, je ne recommencerai pas», aurait dit Ajase par la bouche de Kozawa. «Dans ce qui est dit ici, peut-on vraiment parler de complexe inconscient» se demande Sasaki.

Ensuite, nous avons la version Okonogi qui fait de la mère un personnage au «sacrifice silencieux» qui sauve son fils par son pardon. L'histoire bouddhique devient une histoire des relations entre la mère psychanalytique et les objets d'amour de l'enfant, nous dit-il. On peut se demander comment Okonogi réfléchit à son propre Œdipe et son transfert paternel. L'ajout qu'il effectue par rapport à l'histoire de Kozawa semble indiquer qu'il est dominé par la gêne à l'égard de ce dernier. Il parle de complexe et de principe là où il ne s'agit que de ne pas penser à son Œdipe et va même jusqu'à prétendre avoir fait une «analyse scientifique» de la version Kozawa. Mais justement, cela n'a rien de scientifique.

Tout le discours d'Okonogi évoque un complexe de castration non assumé et qui se cache sous l'appellation «japonais» : sentiment d'unité des Japonais, rancune et masochisme des Japonais, sentiment de culpabilité des Japonais. Si c'est japonais et non universel, c'est bien que la version d'Okonogi relève de son déni de l'angoisse de castration (le père castrateur étant pour lui le père occidental ; ce père là n'existe nulle part, ça n'empêche pas le fantasme d'exister). «Laissons donc le complexe d'Ajase à Okonogi !» conclut Sasaki.

La réflexion de Sasaki ne s'arrête pas là. Il reprend la plume un mois plus tard pour attaquer d'autres éléments du mythe d'Ajase qui l'embarrassent et surtout pour reparler de Kozawa et Okonogi dans leurs positions de psychanalystes. Nous tirerons de ce texte seulement quelques remarques essentielles⁵⁸.

Il nous faut maintenant comprendre le transfert qui lie Okonogi à Kozawa : Kozawa est d'abord un père imaginaire inclus dans «Nous les Japonais» et auquel Okonogi s'identifie, mais il est aussi un père réel menaçant fantasmatiquement Okonogi qui se dit alors «sujet du complexe d'Œdipe». Il s'agit de fantasme par rapport au père rival et modèle tout à la fois, aimé et haï : Okonogi avoue s'être arrêté là et n'avoir plus trop pensé à cette situation (qui se poursuit donc encore). La menace de castration fantasmée est évitée par des mécanismes de défense qui permettent au sujet de désirer dans la société humaine. Kozawa avait trouvé en Freud une figure symbolique et rivale et son

⁵⁸Sasaki Takatsugu, «Ajase no kokusaika» (Internationalisation d'Ajase) *Imago*, éd. Seidosha, Vol. 5-14, n° 12, 1994, pp. 194-211.

histoire d'Ajase signe la résistance à reconnaître ses sentiments œdipiens. La résistance s'est transmise telle quelle à ses disciples et Okonogi par exemple dit bien qu'il a transféré sans réfléchir⁵⁹. C'est-à-dire qu'il n'est pas allé plus loin que Kozawa sur le problème des résistances et sa psychanalyse perd donc toute valeur. Kozawa a joué le rôle de surmoi (et non de sujet qui aurait dû assumer la castration) et Okonogi en cherchant son moi s'est identifié au père imaginaire pour échapper lui aussi à l'angoisse. Comme la mère d'Ajase, Kozawa prend le rôle de «fondement de l'éthique humaine», il contrôle et juge l'enfant-patient, il se déguise en père symbolique, objet de désir de l'enfant. Mais comme objet de désir, et voulant éviter l'angoisse de castration, la mère d'Ajase s'identifie au père. Nous trouvons bien le processus œdipien de constitution du moi. Même sans rien dire, elle peut prendre le masque du pardon et de la compassion puisque par ailleurs elle est telle un surmoi qui juge et punit. Kozawa n'avait-il pas compris cette place du père prise par la mère ? Lui qui justement a occupé la même position s'identifiant à la mère permissive pour mieux être le représentant de la loi. Effectivement Kozawa n'a pas levé les résistances et est demeuré dans une position hystérique. Il assoit sa position de psychanalyste japonais excluant les autres courants d'idées et se réservant le choix d'une succession légitime. Okonogi s'identifiera à ce rôle d'un enfant sauvé par la bienveillante compassion de sa mère, ce qui lui épargnera aussi de devoir se pencher sur la question de la castration et de ses sentiments œdipiens. Voilà à quoi sert l'histoire d'Ajase : à cacher la problématique œdipienne et à s'assurer de la place du Maître dans la société psychanalytique japonaise.

Les trois auteurs présentés pour leurs critiques de l'interprétation de la psychanalyse à travers l'histoire d'Ajase laissent entendre que la psychanalyse japonaise contemporaine est sortie de ses premières ornières. L'histoire se poursuit effectivement différemment, sans utilisation de mythe, ni recours à l'appellation «psychanalyse japonaise», mais dans des pratiques quotidiennes et des écrits réellement analytiques. Avec ce mythe d'Ajase, qui renforce le moi, l'inconscient était poliment mis à la porte. Dans cette histoire, c'était le patient le plus à plaindre, à qui était offert la possibilité d'une identification névrotique laissant en suspens les complexes qui le gouvernent. Ajase fut l'histoire du fondement d'une psychanalyse «interminable» puisque le transfert ne se *résolvait* que par un gain de symptômes névrotiques. Mais la psychanalyse ne se réduit pas à ce

⁵⁹ Comme si le transfert pouvait naître de la réflexion ! Par contre, la dissolution du transfert est un travail que nécessite la fin de l'analyse et visiblement ce travail ne fut pas possible.

LA PSYCHANALYSE SELON AJASE

mythe qui aura eu son heure de gloire au Japon, nous en sommes arrivés à une ère sans doute délicate et plus complexe où les psychanalystes japonais essaient de revenir à l'esprit freudien. Et l'histoire nous montre bien que ce n'est jamais évident quelle que soit la sphère culturelle.